

Après l'universalisme passé, un universel en devenir

After the universalism of the past, a universal in the making

Georges A. Bertrand



Markus Messling, *L'Universel après l'universalisme*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, préface de Souleymane Bachir Diagne, Paris : Presses Universitaires de France / Humensis, 2023, 278 p., EAN 9782130833659.

Pour citer cet article

Georges A. Bertrand, « Après l'universalisme passé, un universel en devenir », Acta fabula, vol. 25, n° 1, Notes de lecture, Janvier 2024, URL : <https://www.fabula.org/revue/document17687.php>, article mis en ligne le 01 Janvier 2024, consulté le 28 Avril 2024, DOI : 10.58282/acta.17687

Georges A. Bertrand, « Après l'universalisme passé, un universel en devenir »

Résumé - Dans un recueil de textes, entièrement réécrits et remaniés, l'universitaire Markus Messling constate, à la suite des décolonisations, l'effondrement de l'universalisme européen. Il plaide pour une vision universelle qui, selon lui, serait plus à même de décrire le monde tel qu'il est aujourd'hui, plus équilibré, plus libre. Pour cela, il évoque, en trois temps, certains écrivains qui d'une part, décrivent une société occidentale désespérée, puis d'autres auteurs qui interrogent, eux, l'importance des langues, de la traduction qui permettent un relativisme linguistique bienvenu. Enfin, il s'intéresse à trois autres écrivains issus de la francophonie qui proclament, chacun à leur manière, l'existence d'une nouvelle littérature qui serait « décentrée », et ouvrirait aussi bien linguistiquement que culturellement sur l'universel.

Mots-clés - colonialisme, imaginaire, littérature francophone, temps, universalisme, universel

Georges A. Bertrand, « After the universalism of the past, a universal in the making »

Summary - In a collection of texts, entirely rewritten and revised, academic Markus Messling observes the collapse of European universalism in the wake of decolonization. He argues in favor of a universal vision that, in his view, would be better able to describe the world as it is today, more balanced and freer. To this end, he takes a three-part look at certain writers who, on the one hand, describe a despairing Western society and who, on the other hand, question the importance of languages and translation, which allow for a welcome linguistic relativism. Finally, he looks at three other writers from the French-speaking world, each of whom, in his or her own way, proclaims the existence of a new literature that is "decentralized" and opens up both linguistically and culturally to the universal.

Keywords - colonialism, francophone literature, imagination, time, universal, universalism

Après l'universalisme passé, un universel en devenir

After the universalism of the past, a universal in the making

Georges A. Bertrand

Depuis l'éclosion des Lumières et la Révolution française de 1789, la France se pensait comme le pays de l'universalisme, à savoir source de valeurs qui étaient estimées par elle comme universelles et pouvant être partagées par tous les peuples à la surface du globe. Avec la fin de la colonisation, l'expansion des littératures francophones qui en a résulté, tout comme celle d'une littérature franco-française qui s'est ouverte sur le monde, cette idée, souvent vue comme une « noble » mission, s'est révélée être une illusion qui s'est dissipée peu à peu.

Markus Messling suggère de remplacer cette notion d'universalisme par celle d'universel. Complexe changement de paradigme que le professeur d'Études culturelles à l'Université de la Sarre tente de clarifier dans *L'Universel après l'universalisme*, ouvrage qui rassemble un certain nombre d'articles consacrés à des autrices et auteurs contemporains, aussi bien français que francophones, et dont la rédaction initiale s'étale sur une dizaine d'années, mais qui ont été entièrement réécrits, remaniés et recontextualisés. L'universalisme était un concept clair, simple : notre vision du monde, européo-centrée, devait être celle (plus ou moins imposée) de toutes les cultures. Aujourd'hui en déclin pour diverses raisons, il pourrait être remplacé par la notion d'universel, une alternative qui en serait, par certains aspects l'opposé. À l'unicité de la pensée universaliste, doit en effet, selon l'auteur, se substituer l'universel qui, lui, s'avère multiple, diversifié, désarticulé, capable de produire un « chaos-monde » pour reprendre l'expression d'Édouard Glissant.

Trois citations mises en exergue, de Michel de Montaigne, du sociologue américain Immanuel Wallerstein, et enfin de l'historien camerounais Achille Mbembe, donnent le ton à l'ouvrage. Tous trois, quoique d'époques et d'origines différentes, déclarent en quelques mots la fragilité de valeurs universalistes qu'on a voulu faire passer pour universelles. Dans sa préface, le philosophe sénégalais Souleymane Bachir Diagne développe ces citations, et annonce les futurs propos de l'auteur, insistant sur l'œuvre d'Immanuel Wallerstein, *L'Universalisme européen. De la colonisation au droit d'ingérence*¹. L'Europe, même si elle a dominé le monde, doit se résoudre à sa définition géographique, à savoir une excroissance de l'Asie, une simple « province »

du monde. Bachir Diagne retient ensuite deux mots répétés tout au long du livre de Markus Messling : la mélancolie d'une grandeur passée qu'on a cru éternelle et la nostalgie d'un passé d'avant l'universalisme occidental, qui pourrait devenir, « reconstruit », une espérance pour l'avenir. L'évolution des moyens de communication et l'existence actuelle d'un « village-monde » pourraient permettre l'émergence de dialogues entre les cultures, jetant à bas ce que Bachir Diagne, reprenant les propos de Maurice Merleau-Ponty, appelle « l'universel de surplomb » (notre « universalisme »), pour le remplacer par un « universel latéral », qui privilégierait la rencontre et son corollaire, la traduction. Traduire permet de ne plus se contenter d'une seule langue dominante, mais de mettre au même niveau toutes les langues du monde, apportant une égalité qui remplacerait une hiérarchie sous contrôle de l'Occident et qui nous semblait définitive.

L'ouvrage proprement dit se compose de trois parties précédées d'un avant-propos qui porte le titre du livre et qui se présente comme une longue prolongation de la préface de Bachir Diagne. Les trois volets de l'essai de Markus Messling s'intitulent successivement : « Égalité – La mélancolie des hommes blancs de plus de quarante ans », « Liberté – La langue de la Villa Sésini » et enfin, la plus courte : « Fraternité – Les possibilités d'un nouveau "nous" ». Nous reviendrons sur ces titres plus après.

Un constat

Markus Messling ouvre son introduction par un constat : « [...] les démocraties occidentales paraissent de plus en plus incapables de forger une nouvelle conscience de l'humanité – sous le poids d'un sentiment de culpabilité historique latent, de crispations identitaires, et d'attitudes de défense paranoïdes » (p. 17), remarquant immédiatement après que ce sont des intellectuels issus de pays anciennement colonisés, en général par la France, qui osent faire des propositions pour « réparer le monde ». Les idées généreuses issues des Lumières ont souvent été proclamées par et pour l'Europe occidentale, en les foulant aux pieds lorsqu'il s'agissait du reste du monde. Souvent, également, ces « idées » n'ont été qu'un paravent pour cacher les intérêts politiques, militaires et commerciaux d'une Europe qui classait l'espèce humaine en différentes catégories plus ou moins inférieures, suivant des raisons « raciales ».

L'universalisme français, et plus généralement occidental, est aujourd'hui fondu dans la mondialisation des échanges, des techniques et des modes de pensée, tout en étant de plus en plus remis en cause par la montée en puissance des particularismes, des revendications ethniques, religieuses, nationalistes qui elles-

¹ Immanuel Wallerstein, *L'Universalisme européen. De la colonisation au droit d'ingérence*, Paris, Demopolis, 2008.

mêmes étendent leur influence grâce à la mondialisation des échanges. Le contenu de la déclaration dite « universelle » des Droits de l'Homme est de plus en plus contesté par les partisans d'un « relativisme » culturel, de la prise en compte des différences car, même si l'être humain est UN, ses conceptions du monde différent pour des raisons aussi bien géographiques qu'historiques.

Dans le domaine de la littérature française ou plutôt « francophone », s'exercent, selon l'auteur, des tensions qui témoignent de contradictions existantes entre une « littérature-monde » et la littérature « déconstruite », ainsi qu'à l'intérieur même de ces deux notions. Il cite à cet égard Achille Mbembe qui a établi une nette distinction, reprise à son compte par l'auteur entre « l'universel » et « l'en-commun » : « L'universel implique l'inclusion à quelque chose ou à quelque entité déjà constituée. L'en-commun suppose un rapport de coappartenance et de partage². »

Cet « en-commun » nécessite une remise à plat des relations humaines, non pas en cherchant à restaurer des sociétés qui auraient existé avant la colonisation, comme s'il s'agissait d'une espèce de paradis perdu qui, en fait, l'est à jamais, ni de restaurer des identités, ce qui n'est guère possible, mais plutôt d'inventer de nouvelles relations entre tout ce qui est vivant.

Trois ouvrages, cités par Markus Messling, peuvent compléter sa remarquable introduction : *Le Monde est mon langage* d'Alain Mabanckou ; *Il n'y a pas d'identité culturelle* de François Jullien ; et *Réparer le monde. La littérature française face au xx^e siècle* d'Alexandre Gefen.

Des analyses littéraires

Trois grandes parties constituent l'essentiel de l'ouvrage, chacune ayant le titre d'une partie de la devise républicaine de la France, mais placée dans le « désordre ». Markus Messling s'en explique dans un court texte qui précède les analyses « littéraires » qu'il va ensuite nous proposer. Pour lui, l'égalité est le principe premier qui devrait régir la vie en société, la liberté (sous-entendu, celle de l'homme blanc de sexe masculin et européen) ayant écrasé l'égalité qui devait être le moteur de la modernité issue des Lumières.

Sa première partie intitulée « ÉGALITÉ – La mélancolie des hommes blancs de plus de cinquante ans » rassemble plusieurs études consacrées aux œuvres de Michel Houellebecq, de Mathias Énard et de Camille de Toledo, trois auteurs aussi

² Achille Mbembe, *Politique de l'inimitié*, Paris, La Découverte, 2018, p. 67.

différents dans leur écriture que dans leur personnalité. Pourtant, tous trois dénoncent la crise actuelle du monde européen.

Michel Houellebecq, dont Markus Messling nous dit qu'« aucun autre auteur ne jouit d'une telle aura en Allemagne » (p. 89) inaugure cette revue littéraire. Son œuvre, de roman en roman, décrit la société actuelle – un peu comme Balzac ou Zola en leur temps nous affirme Markus Messling –, voulant nous convaincre qu'il est le témoin et le peintre essentiel de l'effondrement de notre monde occidental, et ce, dans tous les domaines. Aucun optimisme chez lui, juste un froid cynisme dans l'analyse d'une société « post-moderne » régie par le capitalisme et ses avatars illibéraux. Houellebecq est l'écrivain du déclin, de la fin de l'illusion « démocratique », le révélateur de cette mélancolie qui, plus ou moins violemment, se manifeste dans l'ensemble des réactions suscitées par la prise de conscience de celle-ci. La littérature, l'art en général n'ont plus de sens et, comme l'écrit Markus Messling : « [...] si même la foi romantique dans la fonction de l'art reste sur le carreau après avoir été détruite, et si l'unique rôle de l'écriture n'est plus la transgression, mais la documentation d'une pathologie irrésistible ; alors toute position moraliste est exclue » (p. 107).

Pour l'auteur de l'essai, alors que Houellebecq représente « la violence du romantisme politique », Mathias Énard (*Boussole*, Le Seuil, 2015), lui, représente « la nostalgie comme ressource du futur », ce qui est bien différent. Autant le premier était centré, sinon obnubilé, par le naufrage de la société française, autant le second ouvre son œuvre au voyage, à une esquisse d'universel. Dans ses romans, toujours placés dans un espace européen dérivant vers l'est, que celui-ci soit européen, proche ou moyen-oriental, et même extrême-oriental quand il évoque, par exemple, le Wagner de *Parsifal* et ses sources bouddhistes. Il place ses héros dans un espace géographique et historique eurasiatique immense, considérant que la situation actuelle de l'Europe occidentale, son épuisement, doivent être mis en perspective, n'étant que des traces successives, héritières de millénaires d'Histoire et d'histoires, devant, un jour, elles-mêmes s'effacer après avoir donné naissance à de nouvelles aventures littéraires, autant philosophiques qu'artistiques.

Le troisième écrivain mis en avant par Markus Messling est Camille de Toledo. Il apparaît à l'étude de plusieurs de ses textes comme un « continuateur » de Mathias Énard quant à l'importance de l'ouverture au monde, une ouverture qui penche cette fois plutôt vers Césaire et Glissant, vers une « créolisation » des langues, du vocabulaire et de ses traductions. « L'Europe, écrit l'auteur, doit se penser comme traduction et apprendre à vivre "entre les langues"³ » (p. 144). Chaque langue est une vision du monde et chaque vision du monde a besoin d'une langue pour s'exprimer. Traduire un texte étranger dans notre langue est important, mais

³ Camille de Toledo, *L'Inquiétude d'être au monde*, Lagrasse, éditions Verdier, 2012, p. 60.

apprendre à comprendre cette langue étrangère est essentiel pour, au-delà, comprendre le monde dont elle est issue.

Dans la deuxième partie de son exposé, intitulé « LIBERTÉ – La langue de la villa Sésini », Markus Messling, dans son titre même, a voulu associer au mot « liberté », le souvenir d'une villa mauresque construite sur les hauteurs d'Alger au sein de laquelle fut pratiquée, à grande échelle, la torture pendant la Guerre d'Algérie, une torture rendue « nécessaire » lorsque le prisonnier refusait de parler la langue de celui qui l'interrogeait. Le langage est le mot clef pour les écrivains qu'il convoque. Dans *L'Art français de la guerre* (Gallimard, 2011) d'Alexis Jenni, « la diversité de la langue [...] transparaît certes dans la langue courante, mais elle est refoulée dans l'attitude consistant à rester fixé sur la norme linguistique considérée comme la garante de l'identité nationale » (p. 189). Ceux qui décident des normes de la langue française n'ont pas réalisé qu'avec la chute de l'empire colonial, il en était fini de l'universalisme linguistique « métropolitain », de la glorification de sa clarté, donc, par conséquence de la clarté de sa pensée qui devait servir de modèle unique à l'organisation et à la compréhension du monde. Alors qu'au-delà de la langue française, le langage peut se passer de mots s'il y a communication entre deux personnes ne parlant pas la même langue. L'écriture peut également se passer de la typographie occidentale si elle est orientale, à l'encre, si elle rend « visible » le geste de la main, le souffle, la vie.

À propos de l'écrivain franco-congolais Kossi Efoui, Markus Messling souligne que dans son roman, *L'Ombre des choses à venir* (Seuil, 2011), la France coloniale a imposé sa vision de l'Afrique et dépossédé ses habitants non seulement de leur culture, mais également de leur langue. Le travail de l'écrivain est non pas d'en créer une autre, ou bien de revenir à une langue mythique et nécessairement artificielle, mais de devenir « un maître de l'expression » : « Efoui montre l'ambition de son écriture. [...] C'est à lui qu'il revient de créer une langue offrant un accès à cette autre manière d'écouter le monde » (p. 204).

Wajdi Mouawad, lui, est né au Liban, entité créée et modelé par la France au sortir de la Première Guerre mondiale, mais a émigré au Canada puis en France. Il a perdu, au fil des années, sa langue maternelle, son français s'est mâtiné au fil du temps d'expressions canadiennes. Il est devenu la langue de son exil, un français qui peut se transformer en éructations, en crachats, comme à Francfort, lors de l'ouverture de la Foire du Livre en 2017 à laquelle étaient présents l'Allemand Markus Messling comme le Français Emmanuel Macron, Président de la République. Les souffrances, les tortures, les massacres qui ont ensanglanté le Liban des années durant ne peuvent pas immédiatement être « traduits » en français, dans sa langue. « Ce n'est pas la langue qui va de soi, écrit Markus Messling, elle porte la blessure en

elle, il n'y a pas de guérison qu'apporterait une unité enfantine transfigurée. Mais le silence s'est mué en langue française » (p. 232-232)

Une espérance

La dernière partie de l'ouvrage de l'universitaire est « offerte » à trois écrivains francophones : Shumona Sinha, romancière franco-indienne, Édouard Glissant, poète et philosophe « franco-martiniquais », décédé en 2011, et Léonora Miano, romancière franco-camerounaise, qui, pour l'auteur représentent, par leurs écrits, trois visages différents et en même temps complémentaires, de l'universalité qui doit jeter à bas l'universalisme obsolète.

Dans ses romans, souvent crus et violents, Shumona Sinha vise « une universalité de l'être humain qui ne suppose plus un centrage universaliste, mais se développe à partir de ces récits particuliers que dégagent les forces centrifuges de la réalité » (p. 245). L'espérance, ici, n'est pas dans ce qu'elle raconte qui est plutôt une vision terrifiante de certaines réalités, mais dans sa volonté de raconter « autrement », de redonner une voix aux « sans-voix », comme aux demandeurs d'asiles et autres réfugiés, par exemple. En ce sens, elle ne fait qu'être en accord avec la pensée de Glissant qui a toujours milité pour une « archipélisation » de la littérature, à savoir une écriture qui serait à multiples voix, mêlant aussi bien différentes langues que différentes manières de raconter. Il ne peut plus y avoir un « centre » unique, même africain (ce qui serait, en fait, un nouvel universalisme), mais plutôt une multiplicité de points de vue, un « Tout-monde ». Quant à Léonora Miano, dans son roman *La Saison de l'ombre* (2013), elle mêle indifféremment langues et « rythmes » littéraires, se référant au jazz et à ses métissages. Même si elle ne refuse pas « la liberté, l'égalité et la solidarité » de l'universalisme européen, elle sait que celles-ci peuvent être appréhendées et comprises dans des contextes différents, des réalités qui le sont tout autant.

L'universel après l'universalisme, ouvrage tout d'abord rédigé en allemand avant d'être traduit en français, est à la base d'un projet européen de recherche « Minor universalism » mis en œuvre par Markus Messling. Il doit prendre acte aussi bien de la fin de la colonisation que de la chute du Mur de Berlin, événements se succédant des années 1960 à 1990. Ces événements ont accompagné plus ou moins consciemment la chute des certitudes occidentales en un universalisme conquérant. Ainsi, au-delà de la « question européenne » et d'« un universalisme réfléchi vers l'Europe », on observe avec intérêt à la lecture de l'ensemble des études ici rassemblées la poursuite d'une entreprise associant avec bonheur histoire des idées et « production d'une nouvelle universalité ».

PLAN

- [Un constat](#)
- [Des analyses littéraires](#)
- [Une espérance](#)

AUTEUR

Georges A. Bertrand

[Voir ses autres contributions](#)

georgesabertrand@hotmail.com